HAL
open science

Decima pars non sumus : la place de l'Europe dans le monde selon les voyageurs médiévaux

Christine Gadrat

To cite this version:

Christine Gadrat. Decima pars non sumus : la place de l'Europe dans le monde selon les voyageurs médiévaux. Joël Blanchard; Renate Blumenfedl-Kosinski. Philippe de Mézières et l'Europe : Nouvelle histoire, nouveaux espaces, nouveaux langages [Colloque international Philippe de Mézières et le concept d'Europe au Moyen Âge, Le Mans, 26-27 mai 2016], Librairie Droz, pp.85-94, 2017, Cahiers d'Humanisme et Renaissance ; 40, 978-2-600-05785-1. halshs-01518468

HAL Id: halshs-01518468

https://shs.hal.science/halshs-01518468

Submitted on 10 Feb 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

[NB : ceci est la version d'auteur et non la version définitive]

Decima pars non sumus[1] : la place de l'Europe dans le monde selon les voyageurs médiévaux

Après avoir abondamment décrit les merveilles des trois Indes, leur flore luxuriante, leurs fruits délicieux, leur faune multicolore, leurs femmes et leurs hommes d'une grande beauté, arrivé quasiment à la conclusion de son traité, composé vers 1330, le dominicain Jordan Catala de Sévérac déclare cependant : « Une fois pour toutes, je conclus qu'il n'y a pas de meilleure terre, de peuple plus beau, ni aussi honnête, ni de choses comestibles aussi bonnes, ni aussi savoureuses, un maintien aussi beau, ni des mœurs aussi nobles qu'ici dans notre Chrétienté »[2].

La « chrétienté », qui est le chez-soi de Jordan Catala, est bien sûr la chrétienté latine, ce que nous appellerions l'Europe occidentale, bien que le terme « Europe » n'apparaisse jamais dans son récit. Ce n'est qu'au terme de ses voyages en Inde et dans l'océan Indien, puis au terme de l'écriture de son récit et de la description de ces espaces, que le voyageur prend conscience de ce qu'est le territoire dont il est originaire et exprime son attachement à cette terre, après avoir pu comparer avec ce qu'il a trouvé à l'autre bout du monde. C'est parce qu'il est allé loin, qu'il peut envisager cette chrétienté comme l'ensemble auquel il affirme appartenir, au-delà de son village rouergat natal. Or, ce passage constitue le seul chapitre où Jordan parle de lui, où il utilise la première personne (du singulier et du pluriel) de façon personnelle, pour évoquer les souffrances qu'il a endurées dans l'accomplissement de sa mission. Après avoir rencontré des Arméniens, des Perses, des Indiens, peut-être aussi des Éthiopiens, Jordan Catala se définit finalement comme chrétien, membre de l'Église latine de Rome, habitant de cette Europe latine, dans laquelle il est revenu pour une courte escale avant de reprendre sa route de missionnaire. La distance parcourue, l'éloignement géographique créent une différence de perception, un changement d'échelle et une réévaluation de ses attaches et de son identité.

---

[1] *Directorium ad passagium faciendum*, C. Kohler (éd.), Paris, 1906 (*Recueil des historiens des croisades, Documents arméniens*, II), p. 382 : « Si enim, ut alias asserui et probavi, mundi pars habitata per homines in decem divideretur partes, nos qui veri Christiani sumus et dicimur orthodoxi, decima pars non sumus ».

[2] C. Gadrat, *Une image de l'Orient au XIVe siècle : les* Mirabilia descripta *de Jordan Catala de Sévérac*, Paris, 2005, § 160, p. 265 : « Unum per omnia, concludo quod non est melior terra, pulchrior populus, nec sic probus, nec res comestibiles ita bone, nec ita sapide, habitus ita pulcher, nec mores ita nobiles sicut hic in nostra Christianitate » ; traduction, p. 293-294.

La meilleure façon de connaître son pays est en effet de s'en éloigner, afin de comparer avec ce qui existe ailleurs. Il suffit parfois de ne pas aller très loin, juste dans la région voisine, comme l'exprime le vénitien Giovanni Fontana, à la fin de son *Liber de omnibus rebus naturalibus*, une sorte d'encyclopédie sur le monde et la nature composée vers 1450 et dans laquelle il utilise l'apport de nombreux récits de voyage : « Si l'un d'entre eux voulait connaître l'étendue de son ignorance, qu'il s'éloigne un peu de sa maison et se rende dans la région voisine la plus proche. Et très certainement il y trouvera des différences et des nouveautés, que ce soit dans les langues, dans les mœurs des hommes, dans leur façon de vivre ou de s'habiller, dans les arts et l'artisanat, dans la diversité des plantes, des fruits, des oiseaux ou des quadrupèdes, qui diffèrent de sa propre province »[3].

C'est donc la comparaison qui crée l'acquisition de nouvelles connaissances. L'Europe est d'abord présente dans les récits de voyage lointains dans le sens où elle représente l'aune à laquelle on mesure ce que l'on découvre. Ainsi, on lit fréquemment des éléments de comparaison entre une réalité orientale et une autre occidentale. C'est parfois en usant de comparaisons que les voyageurs ont cherché à donner la mesure des régions qu'ils traversaient. Le franciscain Guillaume de Rubrouck, par exemple, mesure l'étendue de la Grande Hongrie, qu'il a traversée à cheval en 1253, à l'échelle de la distance de Paris à Orléans : « Nous chevauchâmes donc à travers le pays des Cangles de la fête de la sainte Croix [14 septembre] jusqu'à la fête de la Toussaint, soit à peu près chaque jour la distance de Paris à Orléans selon mes estimations »[4]. Le missionnaire cherche, en gardant comme unité de base une distance connue et relativement modeste, à appréhender une distance qui dépasse en réalité tout ce qu'il connaissait jusque-là et qu'il a par conséquent beaucoup de mal à mesurer, à maîtriser mentalement.

Afin de donner une idée de la superficie de certains pays, Jordan Catala note, quant à lui, que l'Ethiopie s'étend « trois fois plus que toute notre Chrétienté au moins »[5], mais il

---

[3] *Liber Pompilii Azali Placentini de omnibus rebus naturalibus quae continentur in mundo videlicet coelestibus et terrestribus necnon mathematicis et de angelis motoribus quae coelorum*, Venise, Scoto, 1544, fol. 142v° : « Si quis talium voluerit suam cognoscere ignorantiam, parum per se a domo discedat et ad aliquam proximam transferat regionem. Et certissime inveniet ibi aliquas differentias et novitates vel in linguarum idiomate, vel in moribus hominum, vel in modo vivendi, vel in habitu corporis, vel in artificiis et operibus, vel in herbarum diversitatibus, vel fructuum, vel in volatilium aut quadrupedum differentia, aliter quam in propria provincia » ; ma traduction (publiée dans « Le voyage », dans *La terre : conaissance, représentations, mesure au Moyen Âge*, P. Gautier Dalché (dir.), Turnhout, coll. *L'atelier du médiéviste*, 2013, p. 509-510).

[4] A. Van den Wyngaert, *Sinica franciscana*, t. I : *Itinera et relationes Fratrum Minorum saeculi XIII et XIV*, Quaracchi-Florence, 1929, p. 220 : « Equitavimus ergo per terram Cangle a festo sancte Crucis usque ad festum omnium Sanctorum, quolibet fere die quantum est a Parisius usque Aurelianum, secundum quod possum estimare » ; traduction : Guillaume de Rubrouck, *Voyage dans l'empire mongol, 1253-1255*, traduction et commentaire de Claude-Claire et René Kappler, Paris, 1997, p. 123.

[5] C. Gadrat, *Une image de l'Orient au XIVe siècle…*, *op. cit.*, § 156, p. 265 et 293.

minimise la taille de l'empire mongol en indiquant que le grand khan « a quatre royaumes sous lui, tout aussi grands que le royaume de France »[6].

Ce procédé est également couramment employé pour décrire la taille ou la population d'une ville. Ainsi, à propos des villes de l'empire mongol de Chine, Jordan Catala écrit : « J'ai entendu dire que cet empereur avait deux cents cités sous lui, plus grandes que Toulouse »[7]. Cette dernière étant la ville où il a probablement fait une partie de ses études et de sa formation de dominicain, elle constituait pour lui un bon point de repère. L'auteur anonyme, probablement franciscain, du *De statu conditione ac regimine magni Canis*, mieux connu sous le titre de *Livre de l'estat du grant Caan*, commence sa description de l'empire du Cathay en écrivant qu'il s'y trouve des cités plus grandes que Florence et Paris[8]. Selon le missionnaire franciscain Odoric de Pordenone, la cité de Censcala (aujourd'hui Canton) est trois fois plus importante que Venise[9], tandis que celle de Zayton est aussi grosse que Bologne[10]. Quant au fleuve Jaune, toujours selon Odoric, il occasionne des dégâts semblables à ceux du Pô à Ferrare quand il déborde[11].

On retrouve l'usage de ce procédé pour indiquer la richesse du grand khan ou la puissance de sa monnaie. C'est en particulier le cas au sujet de la monnaie de papier qui circule alors en Chine et que plusieurs voyageurs mentionnent. Voici par exemple ce qu'en dit l'auteur du *De statu conditione ac regimine magni Canis* : « L'empereur grand khan fait faire une monnaie de papier avec certains signes en rouge au milieu et tout autour des lettres de teinte noire. Cet argent a plusieurs valeurs, certains valent une obole, d'autre un denier, d'autres un tournois, d'autres deux, et ainsi de suite selon la volonté de l'empereur. Le florin d'or vaut 40 gros tournois de papier. Mais pour un tournois de papier on a beaucoup plus de choses qu'à Rome ou à Paris avec un tournois d'argent »[12]. Le fait d'utiliser systématiquement dans son exposé les équivalences avec les monnaies européennes ne rend

---

[6] *Ibid.*, § 125, p. 261 et 289.

[7] *Ibid.*, § 131, p. 262 : « Audivi quod ducentas civitates habet sub se imperator ille, majores quam Tholosa » ; traduction p. 290.

[8] C. Gadrat, « *De statu, conditione ac regimine magni Canis* : l'original latin du *Livre de l'estat du grant Caan* et la question de l'auteur », dans *Bibliothèque de l'école des Chartes*, 165 (2007), p. 355-371, à la p. 368 : « Est autem dictum imperium de Cattay valde populatum et sunt ibi civitates magne plus quam Florencia et Parisius ».

[9] A. Van den Wyngaert, *Sinica franciscana*, *op. cit.*, p. 458 : « Hec civitas bene magna est pro tribus Veneciis ».

[10] *Ibid.*, p. 460 : « Hec civitas ista magna est sicut bis esset Bononia ».

[11] *Ibid.*, p. 470-471 : « Hoc flumen per medium Cathay transit, cui magnum dampnum infert quando rumpit, sicut est Padus transiens per Ferariam ».

[12] C. Gadrat, « *De statu, conditione ac regimine magni Cani…*, *op. cit.*, p. 369 : « Facit autem fieri dominus magnus Canis imperator moneta de papiro cum quibusdam signis rubeis in medio et circumquaque sunt littere de tincta nigra. Dicta autem pecunia est diversi valoris, nam aliqua valet obolum, aliqua denarium, aliqua turonensem, aliqua duos, et sic deinceps sicut placet imperatori. Florenus autem aureus valet xl turonenses grossos de papiro. Sed pro turonense de papiro multo plures res habentur quantum in partibus Romanis vel Parisius de argento ».

pas son propos très clair, mais l'idée est bien que la monnaie du grand khan, toute de papier soit-elle, a une plus grande valeur que les plus prestigieuses monnaies d'Europe, le florin ou le tournois parisis. Marco Polo fait aussi fréquemment des remarques de ce genre, quoique plus brièvement, pour indiquer généralement qu'on acquiert beaucoup plus de choses avec une monnaie chinoise qu'on ne le ferait avec son équivalent européen[13].

En dehors de ces références monétaires, Marco Polo utilise peu, voire pas du tout, le procédé de la comparaison, entre une ville chinoise et une ville européenne par exemple, au contraire des autres voyageurs. Mais il y a un passage particulièrement intéressant dans son récit au sujet de la diversité des langues dans la Chine du sud : « Mais vous devez savoir que dans toute la province du Manci on utilise une langue et une sorte de lettres. Cependant, il y a une diversité de langages selon les contrées, comme parmi les laïcs entre les Lombards, les Provençaux, les Français, etc. ; de telle sorte que, dans la province du Manci, quelqu'un d'une contrée peut comprendre l'idiome de quelqu'un d'une autre contrée »[14]. En voulant faire comprendre la diversité linguistique d'une province chinoise, Marco Polo donne en quelque sorte une certaine définition de ce qu'est l'Europe de langue latine, ou plutôt de langue romane : une diversité de peuples et de langages, mais qui se comprennent entre eux et appartiennent tous à une même famille.

Il n'est pas nécessaire de multiplier davantage les exemples. Cet usage de comparaisons avec des éléments européens est tout à fait courant et classique. On retrouve d'ailleurs le même procédé quand il est question de décrire un animal exotique : Jordan Catala, par exemple, présente le crocodile comme un animal aussi grand qu'un cheval, possédant quatre pattes et une queue comme un lézard, une tête de porc et une cuirasse[15]. Il s'agit à la fois de donner une idée au lecteur de ce que peut être la réalité orientale que l'auteur cherche à décrire, en l'occurrence la grandeur d'une ville chinoise ou l'abondance de sa population, mais sans doute importait-il aussi pour le voyageur lui-même de mesurer, au moyen de ses propres repères, ce qu'il observait.

---

[13] Par exemple, Marco Polo, *Milione, Le Divisament dou monde. Il Milione nelle redazioni toscana e franco-italiana*, éd. G. Ronchi, introd. C. Segre, 1982, 3e éd., Milan, 1996, p. 520.

[14] Marco Polo, *Milione : redazione latina del manoscritto Z, versione italiana a fronte*, éd. A. Barbieri, Parme, 1998, p. 90, 33-4 : « Sed scire debetis quod per totam provinciam Manci una servatur loquela et una maneries litterarum. Tamen in lingua est diversitas per contratas, veluti apud laycos inter Lonbardo<s>, Provinciales, Francigenas, etcetera ; ita tamen quod, in provincia Mançi, gens cuiuslibet contrate potest gentis alterius intelligere ydioma ». Voir également le commentaire de ce passage par S. Gaunt, *Marco Polo's* Le Devisement du monde *: narrative voice, language and diversity*, Cambridge, 2013, p. 111.

[15] C. Gadrat, *Une image de l'Orient au XIVe siècle…, op. cit.*, § 38, p. 249 et 278.

Ces repères se révèlent nécessaires pour permettre d'appréhender une réalité qui, par ailleurs, déroute et déstabilise le voyageur. Les déplacements sur de très longues distances, telles celles parcourues par les voyageurs – comme le montre l'exemple de Guillaume de Rubrouck cité plus haut –, sont en effet propices à une remise en cause des perceptions et des échelles habituelles. Les repères cardinaux sont parfois bousculés, quand ce que nous considérons en Europe comme l'Orient se trouve à l'Occident d'autres Orientaux, encore plus lointains. Ainsi, lors de son voyage retour, lorsqu'il navigue dans l'océan Indien, Marco Polo indique que les royaumes qu'il décrit successivement, se situent « vers le Ponant », qui n'est évidemment pas le ponant de ses lecteurs, mais le ponant de celui qui, comme lui, vient d'extrême Orient[16]. Tout est relatif et les repères sont brouillés. Cela est d'autant plus vrai qu'on ne distingue plus, dans le ciel, les constellations habituelles en Europe : l'étoile polaire, appelée dans les textes « tramontane », car elle indique le nord, n'est plus visible, ou à peine, lorsque l'on se trouve dans l'océan Indien[17]. Lors de sa remontée vers le nord le long de la côte occidentale de l'Inde, Marco Polo note d'ailleurs soigneusement – et avec un soulagement bien perceptible – que cette tramontane est de nouveau visible[18]. Mais on découvre aussi de nouvelles étoiles, comme Canope, dont Jordan Catala nous dit qu'elle est « fort grosse et rutilante […], entre le Midi et l'Orient [et que] de nos régions [elle] ne peut jamais être vue »[19], ou des constellations, comme le nuage de Magellan, décrit par Marco Polo au médecin et astronome padouan Pietro d'Abano[20].

C'est cette observation du ciel de l'océan Indien, alliée à des connaissances géographiques, qui conduit l'auteur du *Directorium ad passagium faciendum*, peut-être le dominicain Raymond Etienne, à relativiser la part de l'Europe dans le monde. Ce texte est un traité de croisade offert en 1332 au roi de France Philippe VI, qui a annoncé vouloir prendre

---

[16] Marco Polo, *Milione, Le Divisament dou monde*, *op. cit.*, par exemple p. 567, 581, 582, 584, 586, 587. Lire à ce sujet les remarques de C. Deluz, « Partir c'est mourir un peu : voyage et déracinement dans la société médiévale », dans *Voyages et voyageurs au Moyen Âge*, 26e Congrès de la Société des historiens médiévistes de l'enseignement supérieur public, Paris, 1996, p. 291-303, aux p. 299-301.

[17] C. Gadrat, *Une image de l'Orient au XIVe siècle…*, *op. cit.*, § 87, p. 256 et 284 : « Depuis cette Inde, on voit la Tramontane très basse, au point que j'ai été dans un lieu où elle n'apparaissait au-dessus de la terre ou de la mer que de deux doigts ». Témoignagne similaire chez Jean de Montecorvino : A. Van den Wyngaert, *Sinica franciscana*, *op. cit.*, p. 341 : « Stella vero, la quale si dicie tramontana, è si di pressa uvero sotto che apena si pare ; per la qual chosa mi parve che se io fussi stato in luogho alto arei potuto vedere laltra tramontana ».

[18] Marco Polo, *Milione, Le Divisament dou monde*, *op. cit.*, p. 580 : « Comari est une contree de Ynde meisme, de la quel se poit veoir aucune couse la stoille de tramontaine, la quel noç ne avon veue de l'isle de Java jusque ci » ; p. 582 : « Melibar […]. E de cest roiames se part plus la stoille de tramontaine ; que senble que soit haute sor l'eive entor de ii goves ».

[19] C. Gadrat, *Une image de l'Orient au XIVe siècle…*, *op. cit.*, § 90, p. 256 et 284.

[20] Pietro d'Abano, *Conciliator*, Venise, 1565, facsimile Padoue, 1985, differentia lxvii, f. 101v.

la croix[21] ; l'auteur, dont le nom n'est pas indiqué, affirme avoir séjourné pendant vingt-quatre ans parmi les infidèles et, selon le contenu du texte, il apparaît qu'il s'est rendu en Arménie, en Perse, dans l'océan Indien et sur les côtes orientales de l'Afrique[22]. Son traité repose donc à la fois sur des connaissances géographiques et historiques, mais aussi sur son expérience de voyageur et les observations qu'il a pu faire dans des pays en grande partie musulmans. Dans le chapitre de son traité exposant le second motif pour entreprendre la croisade, c'est-à-dire l'expansion du christianisme, il déplore la part réduite qu'occupent désormais les chrétiens latins dans le monde : « avec notre Jésus Christ et sa foi, nous gisons rejetés à l'extrêmité du monde, resserrés dans une très petite partie de la terre habitée où nous sommes confinés pour la honte et l'opprobre de tous les fidèles chrétiens »[23].

Prévoyant d'éventuels contradicteurs, l'auteur entreprend de démontrer son affirmation. Il commence par reprendre des éléments de géographie théorique : le monde est divisé en quatre quarts, dont un seul est habitable[24]. Une moitié de ce quart est occupé par l'Asie, la moitié restante étant divisée entre l'Europe et l'Asie. En Afrique, poursuit-il, il n'y a pas de chrétiens ; en Asie, on trouve de nombreux chrétiens, mais ils ne suivent pas la vraie foi chrétienne. Reste l'Europe, mais ses marges sont peuplées de païens, comme aux frontières germanique et polonaise, tandis que l'Espagne est en partie occupée par des musulmans. Il faut également exclure les Ruthènes, les Bulgares et les Slavons[25]. En fin de compte, l'Europe chrétienne latine ne représente pas même le quart du monde habitable.

Et encore, continue-t-il, si l'on considère la division de la terre en climats et en zones parallèles, et que l'on s'appuie sur les observations astronomiques : « Quatre conclusions s'imposent à celui qui observe attentivement. La première est qu'il y a plus d'habitat en

---

[21] *Directorium ad passagium faciendum*, C. Kohler (éd.), Paris, 1906 (*Recueil des historiens des croisades, Documents arméniens*, II), p. 367-368. Sur l'attribution du texte, voir en dernier lieu, William of Adam, *How to defeat the Saracens*, G. Constable (éd.), Dumbarton Oaks, 2012, p. 5-8.

[22] J. Richard, « Les navigations des Occidentaux sur l'océan Indien et la mer Caspienne (XIIe-XVe siècle), dans *Sociétés et compagnies de commerce en Orient et dans l'océan Indien*, 8e Colloque international d'histoire maritime, M. Mollat (dir.), Paris, 1970, p. 353-363 ; *id.*, *La papauté et les missions d'Orient au Moyen Age (XIIIe-XVe siècles)*, Rome, 2e éd., 1998, p. 114, 170, 202.

[23] *Directorium ad passagium faciendum*, *op. cit.*, p. 381-382 : « Cum nostro ergo Jesu Christo et ejus fide jaceamus, in extrema mundi [parte] fugati et in terre habitate valde parva particula angustati, et non sine omnium fidelium Christianorum dedecore et obprobrio angulati ».

[24] *Ibid.*, p. 382. Cf. P. Biller, *The measure of multitude. Population in Medieval thought*, Oxford, 2000, p. 248-249.

[25] *Ibid.*, p. 382 : « In Europa autem, que pars nostra est, sunt multi populi qui pagani existunt et confiniant cum Teotonicis et Polonis. Sunt eciam in aliqua parte Yspanie Saraceni. Sunt eciam in Europa multi et diversarum linguarum populi christiani qui nobiscum in fide non ambulant nec doctrina ; sunt enim Ruteni, qui plusquam xl dietis in terre spacio protenduntur, et isti sunt Boemis vicini et confiniant cum Polonis ; est eciam imperium Bulgarorum latum, quod tenet dietas amplius quam viginti. Post hos [sequitur] Sclavonia, ubi sunt multa regna ». Sur l'Europe peuplée de païens et d'hérétiques, voir K. Oschema, *Bilder von Europa in Mittelalter*, Ostfildern, 2013, p. 282-283.

dehors des *climata* vers l'Orient et le midi qu'il n'y en a dans tout l'espace assigné au climat situé entre la plus petite et la plus grande latitude. La deuxième est que la part attribuée à l'Asie est plus grande que celle qu'on lui attribue communément. La troisième est qu'il n'est pas fantaisiste ni faux de croire aux antipodes. La quatrième, qui concerne plus particulièrement notre projet, est que nous, qui sommes les vrais chrétiens, nous ne sommes pas la dixième, que dis-je la vingtième partie [du monde] »[26].

S'il y a un aspect mathématique, astronomique à l'origine de ce raisonnement, les conséquences que l'auteur en tire sont politiques : il est plus qu'urgent de lancer une croisade, afin d'inverser le mouvement décrit par l'auteur, à savoir une régression de la chrétienté latine[27].

Cet accent pessimiste se retrouve aussi chez Jordan Catala, car il fait suivre le passage cité en introduction par une déploration des menaces qui pèsent sur les chrétiens, en particulier en Orient, où la rivalité des musulmans, dont les prédicateurs se montrent très actifs, leur portent de rudes coups : « à cause des prédicateurs des Sarrasins très perfides et maudits, ils sont pervertis toute la journée par la secte des infidèles, qui discourent comme nous ici et là, et surtout à travers tout l'Orient, pour tous les réduire à leur perfidie »[28]. Jordan Catala met en avant le faible nombre de prédicateurs chrétiens, incapables de contrecarrer l'avancée musulmane. Il conclut alors d'une phrase lapidaire, mais qui fait écho aux propos de son confrère Raymond Etienne : « Je crois en outre que le roi de France pourrait soumettre à lui le monde entier, et à la foi chrétienne, sans l'aide d'un autre »[29].

Cette vision pessimiste d'une chrétienté en repli, réduite à une peau de chagrin, conduit ainsi à un appel à la croisade et on lit donc déjà chez ces voyageurs, les idées que Philippe de Mézières et ses contemporains vont à leur tour développer et marteler[30].

---

[26] *Ibid.*, p. 384 : « Patent quatuor conclusiones diligencius intuenti. Prima [est] quod plus sit extra climata versus orientem atque meridiem habitatum quam sit totum spacium infra minorem et majorem latitudinem climatum assignatum. Secunda quod major est pars Asie [asserenda] quod communiter assignetur. Tercia quod non est frivolum neque falsum antipodes assignare. Quarta, que magis venit ad nostrum propositum, quod nos qui veri Christiani sumus, non dicam decima sed et vicesima pars non sumus ».

[27] *Ibid.*, p. 385 : « Per predicta ergo movemur, inducimur et urgemur quod, sicut ipse Deus in nos largitatem sue dulcedinis ampliavit, pre ceteris gentibus, naturalia, spiritualia et temporalia [nobis] tanquam filiis tribuendo, ita et nos, pro dilatacione sui cultus et nominis, animosius et virilius insistamus ».

[28] C. Gadrat, *Une image de l'Orient au XIVe siècle…*, *op. cit.*, § 162, p. 266 : « per Sarracenorum perfidissimorum atque maledictorum predicatores, pervertuntur tota die secte infidelium ille qui discurrunt sicut nos hinc inde, et plus per totum Orientem, ut possint omnes reducere ad perfidiam suam » ; traduction p. 294.

[29] *Ibid.*, § 163, p. 266 : « Credo insuper quod rex Francie posset totum mundum sibi subicere, et fidei christiane, sine aliquo alio eum juvante » ; traduction p. 294.

[30] Voir notamment à ce sujet M. Radkovská, « Le *Songe du Vieil Pelerin*: l'idée de croisade rêvée et vécue chez Philippe de Mézières », dans *La noblesse et la croisade à la fin du Moyen Âge (France, Bourgogne, Bohême)*, M. Nejedlý, J. Svátek, D. Baloup, B. Joudiou et J. Paviot (éd.), Toulouse, 2009, p. 31-42 ; Ph. Contamine, « Croisade, réformation religieuse, politique et morale de la chrétienté au XIVe siècle : Philippe de Mézières

Comme on l'a vu, partir à l'autre bout du monde, permet souvent, rétrospectivement, aux voyageurs de porter un regard nouveau sur le monde d'où ils viennent. S'éloigner leur permet d'avoir des éléments de comparaison, tandis que le changement de perspective induit parfois une perte de repère, mais surtout un certain relativisme. Mis bout à bout, les morceaux d'Europe utilisés comme éléments de comparaison amènent finalement à dresser le même constat : l'Asie est trois fois, quatre fois, dix fois plus grande et plus peuplée que l'Europe, dont les pays et les villes apparaissent bien petits ramenés à l'échelle orientale.

Mais c'est l'Europe dans son ensemble et sa part chrétienne, à laquelle elle ne s'identifie jamais totalement, qui apparaissent aux voyageurs, au regard de l'immensité du monde, très réduites, n'en représentant qu'une maigre portion. Bien plus, leur place dans le monde va en régressant. Ce constat, aux accents pessimistes, voire alarmistes, va à l'encontre d'une Europe latine et chrétienne triomphante. Il débouche au final sur une volonté de conquête que ce soit par la croisade ou par des entreprises d'exploration et d'expansion, lesquelles démarreront à peine un peu plus tard.

Christine Gadrat-Ouerfelli,
Aix Marseille Univ, CNRS, LA3M, Aix-en-Provence, France.

(vers 1325-1405) », dans *Mélanges de l'École française de Rome (Italie et Mediterranée modernes et contemporaines)*, 124/1 (2012), p. 75-84 ; et la contribution de Philippe Buc dans ce volume.